

Matéi Visniec

Syndrome de panique dans la Ville Lumière
(traduction du roumain par Nicolas Cavallès)

1.

« Et si l'on se voyait demain, puisque c'est le jour le plus long et la nuit la plus courte ? » Il m'a fallu de nombreuses années pour comprendre le sens de cette phrase par laquelle monsieur Cambreleng décida, la veille du solstice d'été, de me prendre *sous son aile* et de m'aider à traverser quelques *frontières humaines*, comme il disait. Nous nous étions rencontrés par hasard, en fait, durant la dernière année du siècle passé, dans une librairie polonaise de Saint-Germain-des-Prés. Je ne sais même plus, aujourd'hui, qui nous présenta (peut-être Jaroslava, qui portait alors des chapeaux jaunes). On avait invité à cette soirée littéraire une foule d'écrivains polonais, tchèques, hongrois, russes, roumains, bulgares, et d'autres nationalités d'Europe de l'Est. Je me souviens pourtant que tous se sentaient assez seuls dans cette librairie polonaise de Paris, en tous cas au moins aussi seuls qu'*avant* leur arrivée en Occident, lorsqu'ils attendaient encore le grand « départ », leur passage à l'ouest du Rideau de Fer. Heureusement que monsieur Cambreleng (*grand éditeur parisien*, murmuraient certains) était là pour représenter la France, le pays dans lequel nous rêvions tous de devenir célèbres.

Ma première rencontre avec lui au café Saint-Médard (*le seul endroit de Paris où tout est possible*, disait monsieur Cambreleng) fut, toutefois, plutôt décevante, malgré quelques bizarreries bien susceptibles de nourrir mon imagination.

Je l'ai attendu pendant une bonne heure, sans trop m'inquiéter. J'ai demandé un café et un verre d'eau minérale, fait semblant de feuilleter *Libération*, demandé un autre café, et fait semblant de noter diverses pensées dans un carnet à couverture verte... Au bout d'une heure et quart mon irritation se mit à croître, ce qui attira l'attention d'un monsieur très distingué assis à la table voisine, sur ma gauche. Un monsieur pas très vieux, mais de la vieille mode, qui portait dignement sa *lavallière*. Il se pencha d'ailleurs vers moi et me demanda d'un air complice :

« Êtes-vous auteur, ou personnage ? »

Devant la stupéfaction qu'afficha soudain mon visage, le vieillard à lavallière se mit à cligner des yeux à un rythme accéléré, comme pour bien me laisser entendre qu'il retirait sa question. Il n'en poursuivit pas moins avec une autre, elle aussi surprenante, mais infiniment plus agréable.

« Seriez-vous, cher monsieur, l'auteur du poème *Le Navire* ? »

Comme cette question m'avait été posée assez fréquemment, à une certaine époque, en France, je répondis à ma manière habituelle d'alors, en simulant une modestie totale et en

prononçant un « oui » fluet.

Le vieillard à lavallière sembla assez impressionné par ma réponse, mais paradoxalement, il changea brusquement de sujet, et faillit me faire prendre la mouche.

« Je sais que vous vous sentez comme si vous aviez volé à quelqu'un un an de sa vie. Et puis, en plus, vous attendez toujours monsieur Cambreleng. »

Oui, aurais-je voulu dire, j'attendais monsieur Cambreleng depuis plus d'une heure, comme un crétin, mais j'envisageais justement de me décider à ne plus l'attendre et à partir. Il était inadmissible qu'un homme comme monsieur Cambreleng eût plus d'une heure de retard, cela me semblait même un peu insultant, et arrogant, venant de lui, d'autant plus qu'il m'avait averti d'emblée qu'il n'*avait* pas plus de dix minutes à m'accorder. Le seul fait de ne pas m'accorder plus de dix minutes m'avait déjà irrité, et voilà qu'il se permettait plus d'une heure de retard.

Le vieillard à lavallière m'observa comme s'il entendait ce que je pensais. Il m'observa longuement, comme pour dire : « continuez, je sais que j'ai un visage qui pousse à la confession ». Mais devant mon silence il me décocha d'autres de ses considérations.

« Quel accent agréable vous avez. À ce propos, quand êtes-vous arrivé en France ? »

Je suis arrivé quand je suis arrivé, monsieur le vieillard à lavallière. Je vis en France depuis pas mal de temps maintenant et je n'ai pas envie de vous donner plus de détails là-dessus.

Je remarque que ce café est fréquenté par des gens très étranges. Je me demande bien pourquoi monsieur Cambreleng m'aura donné rendez-vous précisément ici. Lorsque je me suis assis à ma table, il y a plus d'une heure, le serveur, un type avec une petite bosse dans le dos, venant me demander ce que je désirais, m'a considéré avec un air d'extrême compassion. Puis, quand il m'a apporté mon café, il s'est penché à mon oreille et m'a chuchoté : « monsieur Cambreleng ne va pas tarder ». Mais ce qui m'a laissé perplexe, c'est que dix minutes plus tard, alors qu'il servait son eau minérale à la dame au chapeau jaune que vous voyez à cette table, à droite, là-bas, il lui a dit exactement la même chose, à elle aussi : « monsieur Cambreleng ne va pas tarder ». Que dois-je croire, que tous ceux qui sont ici, à cette terrasse, attendent monsieur Cambreleng ?

« Permettez-moi de me présenter, continua le vieillard à lavallière après cette nouvelle tirade qu'il n'avait pas pu entendre puisque je me l'étais dite à moi-même, intérieurement. Je suis moi aussi un écrivain raté, c'est pour cette raison que je me trouve ici. Et monsieur Cambreleng est en retard, si vous voulez savoir, parce qu'en ce moment même il lit mon manuscrit. Mais oui, mais oui, je ne plaisante pas, je suis un peu dans la même situation que vous, sauf que moi je ne suis pas un *débutant*. Je veux dire que mon manuscrit, celui que monsieur Cambreleng est en train de lire, ce n'est pas la première version de mon nouveau roman. Je crois que c'est la septième, ou la huitième. Et vous savez bien comment travaille monsieur Cambreleng... »

Non, je ne savais pas comment travaillait monsieur Cambreleng, c'est pourquoi je le

lui ai dit à lui aussi, au vieillard à lavallière :

« Non, monsieur l'écrivain raté, je ne sais pas comment travaille monsieur Cambreleng, et cela ne m'intéresse pas, comment travaille monsieur Cambreleng. D'ailleurs je ne l'attends même plus, le fait que je sois toujours ici ne signifie pas que je l'attende encore. Je suis ici parce que je veux boire un café et parce que j'aime cette place. Non, moi, vraiment, je n'attends plus monsieur Cambreleng, et si monsieur Cambreleng arrivait maintenant, je lui dirais exactement cela : monsieur, je ne suis plus ici pour vous.

-Savez-vous, cher monsieur, que ce lieu où nous nous trouvons est en réalité maléfique ? susurra doucement le vieillard à lavallière. Voilà pourquoi tout ce que vous dites sonne un peu bizarre. Mais ce n'est pas du tout votre faute. C'est la faute du lieu. Je l'ai toujours conseillé à mes amis : *si vous venez un jour à Paris, ne vous approchez pas de l'église Saint-Médard*. Au Moyen-Âge, il y avait ici une cour des miracles, les gens s'autoflagellaient, ils venaient en procession parce que, devant cette église, des miracles se produisaient... Aujourd'hui encore, tout ce périmètre est imprégné de l'énergie des hystéries collectives qui y ont eu lieu. Et puis, en plus, une rivière souterraine coule tout près d'ici. »

Tandis que le vieillard à lavallière me donnait ces informations, brusquement, le temps changea. Venant du Panthéon s'avançaient des nuages violets, et toute la rue Mouffetard, où des centaines de personnes faisaient leur marché, fut envahie par un torrent d'air froid. Un chien s'élança, tout excité, entraînant son maître après lui. Un touriste japonais se mit soudain

à vomir. Un musicien ambulant se trouva tout bonnement contraint de s'accrocher de toutes ses forces à son orgue de Barbarie pour ne pas être aspiré par le vent, mais il perdit par contre toutes ses partitions. Se mêlant aux feuilles mortes, ces pages, marquées de notes bizarres en forme de minuscules petits trous savamment ordonnés, ces pages, donc, se mirent à flotter dans l'air, et à s'accrocher à la cimes des arbres, ou bien à se poser sur les toits. Le serveur bossu qui m'avait dit que « monsieur Cambreleng n'allait pas tarder » sortit sur le seuil du café pour examiner le ciel d'un oeil expert.

« Il ne pleuvra pas, dit le vieillard à lavallière.

_ Évidemment qu'il ne pleuvra pas, dit le serveur.

_ Il ne peut pas pleuvoir, dit aussi la dame au chapeau jaune immense, assise à quelques tables de moi. »

Pendant que ces trois phrases étaient prononcées, et qu'elles disparaissaient déjà dans le néant parmi les feuilles portées par le vent et les partitions volantes, monsieur Cambreleng fit son apparition à la terrasse, un volumineux manuscrit sous le bras, poussant un fauteuil roulant dans lequel se trouvait une jeune femme avec une jambe dans le plâtre.